

# Ciné.

# mondial



N° 27. — 20 FÉVRIER 1942.

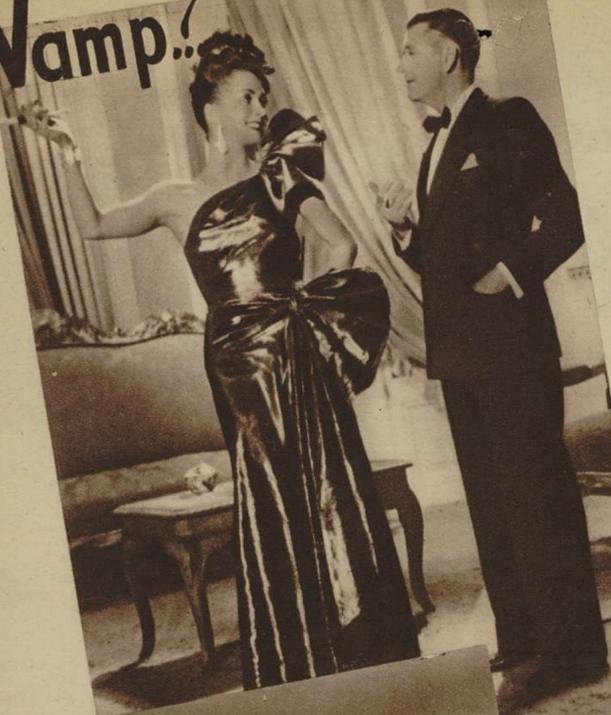
4<sup>F</sup>.



Photo U. F. A. A. C. E.

Ilse Werner, la plus ravissante des vedettes, incarnera Jenny Lind le rossignol suédois. C'est une exquise aventure romantique qui sortira au Normandie à partir du 1<sup>er</sup> mars.

# Vamp?



# Marchande de violettes?



LE PRINCE CHARMANT : ALBERT PRÉJEAN.



# Jeune fille?

Photos Continental-Films ACE.

# Aventurière?



# Danielle...



# ...a des CAPRICES

**C**APRICES... Quel titre charmant et qui dit bien ce qu'il veut dire!

Caprices, c'est-à-dire fantaisie, imprévu, espièglerie, l'esprit d'un jeu qui est exactement celui de la belle vedette chargée de l'animer...

Danielle Darrieux a des caprices... On s'en douterait à voir sa mine tour à tour mutine et narquoise, ses apparentes sautes d'humeur, ses moues d'enfant gâtée à qui l'on passe tous ses... caprices!

Par quel secret la voyons-nous au cours de ce film plein d'entrain et d'humour, en petite marchande de fleurs, modeste, un peu triste, seulement parée de cette grâce parisienne qui fait le charme des midinettes et l'étonnement des étrangers?

Par quelle magie la retrouvons-nous belle comme une star, portant avec une haute élégance les toilettes les plus excentriques, les robes du soir les plus somptueuses.

Quelle action... capricieuse la conduit à passer ainsi de l'émotion à la gaité, du rire aux larmes, de la pauvreté à la richesse, de l'aventure à la gloire?

Le magicien ne serait-il pas ce fantasiste né qui s'appelle Albert Préjean et que nous retrouvons aux côtés de Danielle Darrieux, aussi jeunes et charmants l'un et l'autre qu'au temps où ils tournaient en « partenaires » *Quelle drôle de gosse?*

La féerie n'a pas déserté nos studios. L'esprit de fantaisie n'a pas abandonné l'imagination de nos scénaristes. On en a la preuve avec cette nouvelle production « Continental films » réalisée par Léo Joannon et menée bon train par une troupe nombreuse qui sait allier la vérité à l'humour et faire passer avec grâce les plus folles aventures...

Sourires, charmes, légèreté, un brin d'émotion et beaucoup de tendresse... c'est tout le film, c'est Danielle et Albert, Lise et Philippe, deux personnages, c'est tout le parfum d'un « Caprice ».

## Thèmes et Variations



# A quand les fiançailles du FILM et de la MUSIQUE?

par PIERRE HEUZÉ

AUCUNE sensation n'est plus heureuse qu'une musique qui vient à vous dans une ambiance choisie. En présence de cette dionysiaque ivresse de l'esprit, seul, sans fâcheux aux gorges fêlées par l'hiver et sans aucune de ces frivolités féminines dont se composent les concerts les plus sérieux, on a l'impression d'être soudain, à domicile, vivifié par le souffle d'un mystère essentiel.

Le mot commun n'est pas trop fort en contemplant ces hosties noires qui dégagent peu à peu en leur giration la plus tangible des transsubstantiations; mais, quand ces hosties sont vingt et qu'elles contiennent en leurs flancs tout noirs par le mouvement une œuvre aussi achevée dans son infini que Pelléas et Mélisande, tout un monde merveilleux et vaste comme la mer et illimité comme le rêve s'épanouit en vous. Des perspectives qu'à l'état normal vous ne percevez pas se livrent avec des abondances insoupçonnées d'ombres et de lumière; c'est que la musique ainsi respirée égoïstement a don de vous agrandir peu à peu de toute votre translucide profondeur. Elle surajoute à chacun de vos sens; elle est mieux qu'une tendresse ou qu'une béatitude au sein d'un paysage ou d'un amour, elle vous transplante, elle vous renouvelle, à la fois commencement et fin, comme une source qui aurait en elle les pulsations de l'océan.

On ne saurait donc trop louer M. Bérard de nous avoir donné, à une époque où toutes les joies de l'âme sont sévèrement contingentes, ce poème intégral d'un de nos plus intimes musiciens. Jamais nous n'avons mieux senti que la cire pouvait être créatrice, puisqu'à peine amnés, dans leur tourbillon feutré d'astre, ces disques nous rendent spontanément et à l'état intact notre patrie intérieure!

C'est à dessin que dans cette revue, vouée au ciné-

ma, j'insiste ici sur l'œuvre la plus ardente de ce compositeur qui, ayant aimé Wagner mais s'en évadant, comme le fit dans un autre domaine le grand Nietzsche, trouva quand même la porte de sortie qui s'ouvrait sur les espaces fluidiques de l'Invisible.

Car Debussy plus qu'aucun autre, si ce n'est dans le domaine du verbe, Shakespeare, reste tout proche de ce monde des images dont débordent, par delà les mesures de temps et de lieu, le cinéma.

Bien plus que cette turbulente révolte des romantiques plus frénétiques qu'inspirés, plus ambitieux que doués, plus esthètes qu'artistes, je crois en effet que le cinéma à lui seul, au moyen de ses libres chevauchées sans cesse agrandies, porta à l'opéra le coup mortel.

C'est qu'aussi bien le Marchion de ses armées de figurants inutiles devenait impossible. C'est qu'aussi bien la fixité de ces récits de confidentes, ou de ces duos aux amours statiques dans des décors figés, devenait le plus insupportable des anachronismes.

Un écran est une voile sans cesse en partance; il porte en lui la tendre fragilité de ce qui bat, de ce qui fuit, de ce qui ne cesse, pour avoir droit à la vie, de mourir! Un écran à un battement artériel; quant à l'opéra, malgré ses ors, ses cartons et ses sonorités de cultures, il me fait penser à un anévrisme qui s'engorge de plus en plus mais qui n'a même pas la possibilité de se rompre une fois pour toutes pour nous donner, enfin, en éclatant, une image unique du monde qu'il ne cesse de nous promettre. Mal conformé, dès sa naissance, l'opéra, sauf exception, emprisonnait dans un corset de coxalgie les musiques; et, si d'aventure elles cheminaient quand même vers une évasion, c'était moins avec des ailes qu'avec des béquilles.

La plus grande fervore de Claude Debussy, même contre Maeterlinck, fut d'agir pour la musique comme ces thalmanatarges avec les malades qu'ils plongent dans les sources sacrées: il lui rendit sa pureté première.

Le Prélude de l'après-midi d'un faune, les Sirènes, la Cathédrale engloutie sont autant de visions cinématographiques plus belles qu'on n'a jamais le imaginer dans le cadre d'un écran, parce que leur architecture fragile, tremblante comme sur un reflet d'eau, porte en elle le sceau de l'éternité. En effet, il suffit qu'elles se propagent et bouillonnent en chacun de nous pour que n'importe quel être, fût-ce le plus dénué, sente immédiatement s'épanouir en lui son destin le moins périssable!

Le cinéma, qui est encore dans l'enfance, s'il a pu piéger les paysages, n'a pénétré dans le rêve que par incursions furtives, et souvent maladroites. Il a trop sacrifié à l'image sans en casser l'enveloppe ou la cosse, pour en dégager le fruit. Le cinéma, avide comme tout ce qui est adolescent, a glougné mais il a omis de goûter!...

C'est la musique seule qui peut l'orienter dans ce chemin intérieur qu'il cherche depuis son origine en vain.

Non pas ces fausses crises de « fièvres » qui consistent en trois romances de Tino Rossi pour méditations anémiques et tout de suite essouffées, mais ces échappées, mais ces créations, mais ces essors vers lesquels on tend, intuitivement à la suite de Claude Debussy emporté aux vingt disques de Pelléas et Mélisande, comme par un tourbillon, une colonne de lumière.

Qui nous donnera cette musique de film qui nous hante? Qui accomplira ces fiançailles parfaites, pures et passionnées, et encore jamais réalisées, du Cinéma et de la Musique?

Illustration de Marcelle Routier.



# Une petite fille rêvait de JOUER LES PRINCESSES

## CHRISTINA SÖDERBAUM

QUELLE est la petite fille qui n'a aimé, au cours de son enfance, à revêtir de belles robes éclatantes et soyeuses, à couronner son front de guirlandes de fleurs et de jouer ainsi pour ses compagnes et pour elle-même une comédie qui prend la forme de ses rêves ?

Dans son petit village scandinave, non loin de Stockholm où son père était professeur à l'Université, Christina Söderbaum attendait comme une grande joie ces jours de liesse où, en famille, avec l'aide de quelques voisins, on organisait des fêtes enfantines... La campagne était envahie de neige et de silence. La maison toute parée de banderoles, illuminée de bougies scintillantes, devenait soudain plus belle. Un grand feu brûlait dans l'âtre et l'odeur des forêts se mêlait à celle de la pâte qui cuisait doucement à la cuisine...

Depuis plusieurs semaines on vivait dans l'attente. On préparait avec fièvre des toilettes pailletées, des coiffures en diadème... Mais les beaux costumes de princesses étaient toujours réservés aux deux sœurs de Christina qu'on disait plus jolies et plus fines. Elle avait pourtant, elle aussi, un prénom de reine de son pays, de grands yeux de fleur de lin et des cheveux blond pâle comme le soleil nordique...

Christina, pourtant, devait se contenter de jouer la servante ou la bergère : une jupe rouge, une blouse blanche, toujours les mêmes, la transformaient en une petite paysanne de légende, mais ce charme, auquel on était peu sensible, ne lui suffisait pas... Elle passait la nuit à pleurer en silence et quand le jour venait il lui semblait que son pauvre costume représentait sa vie et qu'elle serait toujours la Cendrillon méprisée, elle qui rêvait d'être une princesse !

Le grand jour venu, elle jouait pourtant avec tout son cœur et tant de conviction que son père s'inquiétait parfois de la voir plus sensible à cette fiction qu'aux événements de la vie courante !

La petite fille grandit et la passion du rêve aussi... Bientôt celle-ci prit une forme plus précise : faire du théâtre, vivre dans un univers illusoire et charmant dont on peut se laisser griser. En cachette de son père, elle prit des leçons à Stockholm et fit de rapides progrès, mais toutes ses économies rassemblées ne lui permirent pas de régler la note. Il fallut confesser le secret et promettre d'abandonner ces folles chimères, ce que la petite Christina ne fit qu'à contre-cœur et sans conviction !

Les années passèrent sans que le goût de la comédie s'effaçât dans l'esprit de la jeune fille. A la mort de son père, se sentant libre cette fois, elle résolut de réal-

iser la vie qui l'attirait. L'exemple de Greta Garbo, sa compatriote, devait-il la guider ? Elle partit, elle aussi, pour Berlin, sous prétexte d'aller étudier à l'Université, mais elle se proposait de suivre les cours d'une école de comédie pour pouvoir un jour devenir actrice.

La grande ville bruyante, l'éclat de ses théâtres et de ses spectacles, l'effarouchèrent un peu au début. C'était pour elle un monde nouveau à découvrir, à conquérir. Elle n'avait pour cela que son charme, sa volonté et peut-être un peu de chance dont il ne faudrait pas manquer de profiter si, quelque jour, elle se montrait docile...

Les débuts furent difficiles. Son concours passé avec succès, Christina chercha vainement un engagement. Son visage n'était pas photogénique, lui disait-on, son métier n'était pas assez sûr. Il fallait à nouveau travailler, s'armer de patience et d'espoir. Le premier rôle vint enfin, un tout petit rôle dans *L'oncle Brasig*, que nous n'avons pas vu en France. Châtié encouragement... A nouveau, des semaines, des mois d'inaction.

J'appris enfin, conte la jeune artiste, que le metteur en scène, Veit Harlan, cherchait une interprète pour *Jeunesse*. Je me suis présentée. Notre conversation fut unilatérale. Je parlais et Harlan écoutait sans rien dire. J'avais

Christina est l'interprète de son mari, Veit Harlan.



renoncé à tout et me préparais à partir pour Stockholm, car il ne me restait plus un sou en poche...

« Je faisais mes valises quand la femme de chambre de la pension m'apporta un petit billet sur lequel était écrit : « Téléphoner à Harlan. »

« Je me précipitai sur l'appareil et j'apprends que je suis choisie pour le rôle d'Annehen... »

Ce rôle était celui d'une ingénue un peu perverse. Il demandait de la souplesse, se jouait en nuances. Il fut pour la jeune artiste un franc succès. Le public se montra sensible au charme de l'inconnue d'hier et la critique vit en elle « la révélation de l'année ».

La chance était-elle passée sous les traits de Veit Harlan ? Le travail et la persévérance de Christina comptaient aussi dans sa réussite. On lui confia bientôt un nouveau rôle dans *Le Juif Süss*, mais Veit Harlan n'oubliait pas la petite vedette qu'il avait révélée... Elle avait séduit le metteur en scène... et aussi l'homme, car on apprit bientôt que la jeune fille épousait son directeur... Un nouveau couple né sous le signe du cinéma allait ainsi lui apporter sa collaboration totale. *Cœur Immortel* ne tarda pas à nous montrer ce que l'on était en droit d'en attendre. L'art du metteur en scène nous valait une admirable reconstitution du Nuremberg du XVI<sup>e</sup> siècle et le visage de la jeune interprète jetait sur ces somptueux tableaux tout l'éclat de sa grâce.

Ce nouveau rôle fut une consécration. Christina Söderbaum, la petite villageoise du pays des neiges, est devenue une grande vedette. Son dernier film, *Le Voyage à Tilsitt*, a remporté à Berlin le plus beau succès. Il confirme tous les espoirs que l'on pouvait mettre en elle.

Pierre LEPROHON.



Un visage fin, le regard un peu rêveur, une grâce exquise et vraiment française.

M<sup>lle</sup> Lise Delamare était, hier encore, une des plus brillantes et des plus jeunes artistes de cette Comédie-Française où elle est entrée tout de go voilà cinq ou six ans, après un très beau concours au Conservatoire.

Elle y avait fait des débuts éclatants dans *Célimène*, dans les *Marionnettes*, dans *Le Mariage de Figaro*.

On vit enfin une Célimène pleine d'entrain, de naturel, de grâce juvénile, une Célimène qui n'était point un contresens, une caricature, une trahison de l'œuvre de Molière, une Célimène qui jouait son rôle en gaité, dans l'enthousiasme d'un cœur qui s'ouvre à la vie, inconsciemment cruel à ceux qu'il n'aime pas. Elle a quitté la Comédie-Française pour se consacrer au cinéma...

Elle vient de tourner *Symphonie fantastique*, un grand film de Christian-Jaque sur la vie d'Hector Berlioz, avec Jean-Louis Barrault, Renée Saint-Cyr et Bernard Blier.

Elle vient de tourner *La Duchesse de Langeais*, d'après Balzac, un film adapté par Jean Giraudoux, et tourne en ce moment un film de Sacha Guitry sur Désirée Clary, que faillit épouser Bonaparte et qui devint reine de Suède.

Au cinéma, nous l'avons applaudie dans *Les Précieuses Ridicules*. Elle a tourné en Camargue *Notre-Dame d'Amour*, de Jean Aicard, et ensuite *Forfaiture*, et un de ses derniers films, *Péchés de jeunesse*, se joue actuellement partout.

Lise Delamare a beaucoup voyagé avec la troupe de la Comédie-Française.

Sur son séjour en Italie, voici une anecdote pittoresque.

Alberto, à Rome, est le roi incontesté des pâtes. Celles que Lise Delamare a dégustées chez Alberto lui ont laissé un souvenir ébloui.

— On n'a aucune idée, nous dit-elle, de ce que peuvent être les pâtes quand on n'en a pas mangé en Italie... Celles de là-bas sont parfumées, légères, d'une onctuosité délicate... Mais ce qui mérite peut-être plus d'admiration que les pâtes d'Alberto, c'est la présentation dont les accompagnes ce comédien consommé. Il a, pour les retourner, des gestes impétueux. Il exécute autour d'elles une sorte de danse, et ses bras, qu'il lance de tous côtés, ont l'air de faire de l'escrime. Cette parade des pâtes est une pantomime qui vaut le déplacement. Alberto est renommé aussi pour ses omelettes au rhum. L'omelette est également accompagnée d'une mise en scène théâ-



trale. C'est un solennel roulement de tambour qui annonce aux dîneurs qu'on va flamber une omelette. Puis toutes les lumières s'éteignent, et la salle n'est plus éclairée que par les flammes bleues qui s'élevaient du plat, tandis qu'Alberto, mime, danseur et cuisinier, s'abandonne à une chorégraphie harmonieuse encore que trépidante...

— L'omelette aux ailes de pigeon ! Mais vous avez été aussi en Egypte, avec la Comédie-Française ? Vous avez vu le Sphinx, les Pyramides ?

— Naturellement. Mais si vous saviez comme ces admirables monuments, si évocateurs, si émouvants, si grandioses, sont entourés de travaux et de palissades qui en gâtent l'aspect !

— Au fond, vous n'êtes pas très emballée...

— Mais si, je fais simplement une constatation... J'ai entrepris une magnifique promenade : je suis partie à cheval pour le désert et j'ai vu un coucher de soleil ineffable : j'en garderai le souvenir toute ma vie.

Par quel hasard Lise Delamare semble-t-elle vouée aux rôles d'époque ? Sans doute parce qu'elle porte avec une distinction toute particulière les robes à volants, les crinolines, les fichus de dentelle.

Elle a dans les gestes, dans la moindre attitude, une allure très « Grand Siècle », mais sait jouer tout aussi bien les élégantes du XVIII<sup>e</sup> et les belles dames romantiques. Ses trois derniers rôles à l'écran pourront nous le prouver.

Dans la *Symphonie Fantastique* elle incarne avec beaucoup d'émotion le personnage de Mme Berlioz et lui donne un grand relief auprès de la figure du génial musicien interprété par Jean-Louis Barrault.

La *Duchesse de Langeais* nous la montrera dans le rôle de Mme de Serizy parmi le cadre élégant du Faubourg Saint-Germain qui était au temps de Balzac le centre aristocratique de Paris. Enfin *Désirée Clary* complètera cette trilogie historique et mettra définitivement en vedette le beau et clair talent de cette jeune artiste

GASTON DERYS.

Sur la scène du « Français », avec Jean Martinelli, dans *l'Illusion Comique*...

...Et à l'écran, dans *Péchés de jeunesse*, le beau film de Maurice Tourneur.



# Les Films de la...

Vittorio de Sica et Renée Saint-Cyr sont les interprètes de « Roses écarlates ».

**ROSES ÉCARLATES**  
Ce film, tourné en Italie par le metteur en scène Vittorio de Sica, semble avoir été tiré d'une pièce de théâtre. S'il n'en est rien, c'est bien imité. Il est tout en dialogues, pour ainsi dire, dans un intérieur bourgeois de bon goût, l'intérieur d'un ingénieur aisé, et tout se passe entre trois personnages : Monsieur, Madame et un ami qui est suffisamment maladroit et sot pour ne pas être l'amant. Pardon ! il y a un quatrième personnage, un personnage imaginaire qui n'existe que dans l'imagination de Madame à la suite d'un habile stratagème de Monsieur. Et c'est lui qui sera l'amant.

Amant purement spirituel d'ailleurs. Il ne saurait en être autrement avec un personnage imaginaire. Mais il suffit à mettre Monsieur dans tous ses états et à pousser Madame au moins le nom dont il signe ses lettres, épîtres enflammées qu'écrit Monsieur de Madame à la suite d'un habile stratagème de Monsieur. Et c'est lui qui sera l'amant.

**LE MOUSSAILLON**  
De moussaillon, point. Mais il y a de la graine pour en faire. Le petit héros de cette histoire est un Marius de douze ans. Comme son modèle marseillais, il aime à rester de longues heures en contemplation sur le port, rêvant, assistant aux départs magiques aux îles jadis bienheureuses. Il sait que son père fut un grand capitaine. L'ami Ballandou le lui a dit. Mais Ballandou a menti. Lorsque le petit gars apprendra que son père, mort en mer, ne fut qu'un simple matelot sans gloire, sa décision de partir n'en sera pas diminuée. Il veut prendre la mer en dépit de tout et de tous.

# Semaine

Roger Duchesne et Yvette Lebon comprendront-ils la vocation du « Moussaillon » ?



Car sa mère s'oppose à son beau rêve. Elle a peur de souffrir, un jour, par le fils, comme elle souffert par le père.

Le flot déjà m'a pris ton père. Il l'aimait trop. Ne l'aime pas. Les péripéties qui illustrent ce passage de la vie d'un enfant naturel luttant contre tous ceux qui se mettent de l'originalité ni la faculté de développer de grands sentiments, n'en est pas moins habile et bien orchestré. Le dialogue de Jean Aureuche est un peu décevant dans cette scène entre morceaux où le talent des auteurs montre le bout de l'oreille, notamment dans cette scène entre les deux horlogers, père et fils : « Tu sais que ton grand-père était tonnelier ?... »

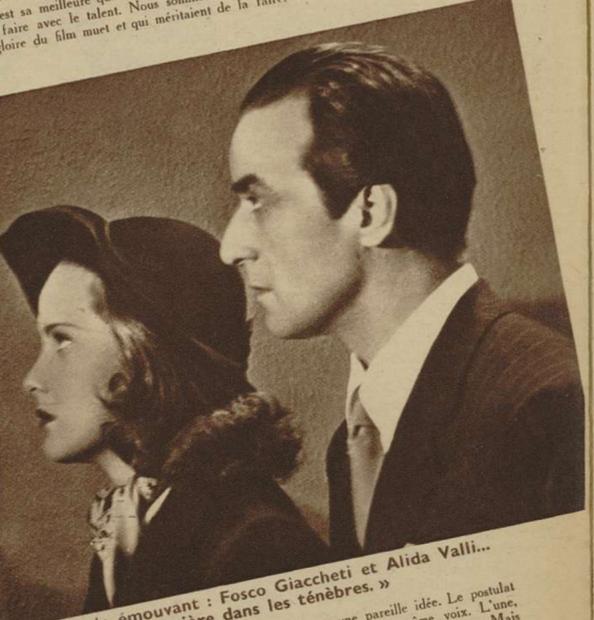
Jean Gourguet, jeune metteur en scène, donne au film le rythme qui lui convient. Ce n'est pas un réalisateur chevronné et sa technique n'est pas impeccable. Mais il inspire confiance. Il est parti sur la bonne route et nous le suivons avec sympathie.

Deux révélations dans un film, ce n'est pas mal. Ce sont, ici, Champi, le « raconteur d'histoires », qui est aussi un remarquable comédien et qui joue avec une émotion souriante et résignée un rôle de vieux marin aimant la mer et la faisant aimer, et Vicky Verley, sœur de Louise Carletti et qui le fait bien voir. Elle a toutes les qualités de sa sœur avec moins de finesse, peut-être, mais plus de féminité.

Yvette Lebon est excellente en jeune fille mère qui consacre sa vie à l'éducation de son enfant mais qui redoute son amour de la mer et des marins. Elle est simple, vraie, humaine et bien différente de ses précédentes créations. Lucien Gallas est le méchant homme, le mauvais garçon, le dévoyé dont la punition réjouira tout le monde, comme Roger Duchesne est le brave artisan, le galant horloger. Tous deux campent leur personnage avec beaucoup d'habileté. Notons aussi le petit Georges Prévost, pas maladroit du tout pour de tels débuts. Germaine Charley, Gabrielle Fontan, pointue et venimeuse, le petit Jacques Vetter parmi d'autres charmantes frimousses, et René Génin, qui est remarquable.

## LUMIÈRE DANS LES TÉNÉBRES

Une excellente idée dramatique qui eût pu faire un drame émouvant, n'a procuré au scénariste et au metteur en scène de ce film que le moyen de réaliser une « lumière dans les ténèbres » modeste et sans prétention. C'est sa meilleure qualité. Tout y est sobre et mesuré. Mais la sobriété comme la mesure n'ont que faire avec le talent. Nous sommes loin des grands mélodrames ou des grands cinéromans qui font la gloire du film muet et qui méritaient de la faire.



Un couple émouvant : Fosco Giacchetti et Alida Valli... « Lumière dans les ténèbres. »

Quel beau drame pourtant on eût pu faire avec une pareille idée. Le postulat est basé sur une ressemblance vocale. Deux sœurs ont la même voix. L'une, Clara, est fiancée à un homme, Albert, qui est aimé de l'autre, Marina. Mais Clara part pour suivre un amant au moment où Albert perd la vue dans un accident. Il arrive à la maison de celle qu'il aime sans avoir été averti de son départ et, grâce à elle, à cause d'un généreux stratagème et à une voix identique, prend Marina pour Clara et l'aime sans savoir qu'elle est... Du moins on le croit...

Grâce à ce point de départ ingénieux, les auteurs nous tiennent en haleine jusqu'à une fin qui satisfait tout le monde, sauf, peut-être, ceux qui aiment les fins imprévues. Une troupe d'acteurs italiens jouent ce film mais ne le jouent pas d'une façon très remarquable. Il faut mettre à part, cependant, la principale interprète, Alida Valli, humore aux beaux yeux dans les ténèbres qui ne sont pas sans rendre et dont les qualités de charme et d'émotion sont très remarquables.

DIDIER-DAIX.



# On a volé

# un homme

**RESUME**  
Le jeune expert Sébastien Ott, fiancé à Erika, a été pris dans un guet-apens par son frère Ludwig, un dévoyé, recherché par la police. Grâce à son étonnante ressemblance avec Sébastien, il est parvenu à faire interner son frère, à qui il a dérobé ses papiers, et s'est installé à Vienne à sa place avec la complicité de son ami Strobl. Pourtant, Erika et un vieil ami, Baumann soupçonnent, sous les allures de Ludwig, une supercherie qui les inquiète...  
Cependant, Sébastien a réussi à s'évader de la prison de Prague et revient en hâte à Vienne pour rétablir la vérité...

## CHAPITRE IX OU LUDWIG OTT EST DEMASQUE...

HUGO BAUMANN, à son tour, était rentré à Vienne où Rotapfel l'attendait avec une certaine impatience.

— Je tiens l'affaire en mains, assura-t-il au colonel, mais la pièce à conviction m'a été enlevée. Ne t'inquiète pas, j'ai ici de bons amis qui m'aident à la retrouver.

Et l'ex-policier présentait au colonel le jeune Oscar, perreur de coffres-forts, autrefois célèbre, et d'autres fameux filous, devenus de très bons policiers.

Il n'est pas, on le sait, de meilleurs policiers que les anciens bandits ! Sébastien, de son côté, n'était pas resté inactif. Ludwig devait avoir, coup sur coup, deux surprises très désagréables. Ce fut d'abord, lorsqu'il se présenta à la banque pour toucher le solde de son compte, qu'il apprit de l'employé préposé aux chèques... qu'il venait à l'instant de le faire prendre. Sébastien l'avait devancé. Le beau projet de départ s'évanouissait donc :

— Mon frère est à Vienne, lança Ludwig à Strobl ; plus un sou à la banque. Nous sommes coincés...

L'instant d'après il apprenait avec effarement que les toiles, elles aussi, avaient été enlevées.

Ce ne peut être qu'une manœuvre de Sébastien, pensa le bandit. Il ne se trompait pas en cela. L'expert avait profité de l'absence des deux hommes pour faire vider la galerie et s'y tenir à l'affût, tandis que Baumann, Hellriegel et leurs hommes étaient prêts à intervenir.

En rentrant au domicile de Sébastien après sa vaine démarche à la banque, Ludwig s'était jeté, sans le savoir, dans la gueule du loup. Le gibier était dans le piège. Il ne restait plus maintenant qu'à le cueillir. Strobl avait rejoint le « patron », mais celui-ci ne se décidait pas à tenter une fuite qu'il espérait encore possible. Il attendait la visite d'Erika. Il ne partirait pas sans tenter de l'emmener.

La sonnerie le fit tressaillir. C'était elle. Il se précipita, lui faisant part du vol des tableaux, réclamant son appui, une aide, un peu d'argent pour partir où elle voudrait.

— Nous irons nous installer tous deux, à Paris, ou ailleurs, seuls... Viens !

Mais comme il s'approchait, elle le repoussa

ment. Perdant tout contrôle de soi-même, il la saisit, se sentant traqué et décidé à se défendre. D'un geste, il envoya la malheureuse jeune femme dans une pièce voisine, dont il ferma la porte à double tour. Mais déjà, à ses cris, Sébastien accourait. Les deux frères étaient face à face et, comme deux bêtes fauves, se jetaient l'un sur l'autre. Erika, revenue à elle, hurlait « au secours », enfermée, battant en vain la porte de toute la force de ses poings. Sébastien et Ludwig haletaient, luttant toujours. Strobl, à l'autre bout de la galerie, éclatait d'un rire démoniaque...

Des hommes venaient de monter à leur tour. C'étaient ceux dont l'expert s'était servi pour simuler le vol des tableaux, les complices de Ludwig trompés par la ressemblance des jumeaux. Un coup de feu claqua dans la galerie et un corps s'affaissa comme un pantin détraqué. Ils venaient de tuer leur propre « chef », croyant le sauver des mains de son frère. Mais ils n'eurent pas le temps de revenir de leur surprise. Hellriegel et ses hommes faisaient irruption à leur tour :

— Haut les mains !... Embarquez-moi tout ce monde-là !

Strobl passa le dernier. Il avait le regard d'un fou.

— S'il vous plaît, ayez soin de ces mains-là, dit-il comme on lui passait les menottes, ce sont celles d'un artiste de génie.

Baumann et le colonel, toujours inséparables, contemplaient, eux aussi, le joli tableau de chasse. Mais le drame était bien rapide pour que le colonel en saisisse nettement toutes les subtilités. Une seule chose l'occupait maintenant : sa nièce et Sébastien.

— Où diable sont-ils passés ?  
— Ne t'inquiète pas d'eux, lui conseilla Baumann. Ils ne s'inquiètent pas de toi !  
Enfin délivrés de cet affreux cauchemar, Erika et le jeune expert goûtaient une nouvelle joie de vivre.

— Et maintenant, ajoutait Baumann en quittant la galerie avec son vieil ami, comme disait notre professeur de sciences, tout le monde a compris.

— Oui, même moi, approuva le colonel.

— FIN —



Enfin délivré de cet affreux cauchemar, Erika et le jeune expert goûtaient une nouvelle joie de vivre.

Photos Tabis-Films.

# UN NOUVEAU PEINTRE

## Micheline Presle

UN nouveau peintre... Micheline Presle. Elle est charmante... Elle est jolie... Très ! Elle a un petit nez adorable, des cheveux fous et des jambes pour lesquelles on manque d'adjectifs, et puis, elle aime aussi la peinture. Ça n'a aucun rapport ? c'est possible !

Oh ! que non, ça ne lui est pas venu comme ça tout seul, mais, quand elle était petite, elle faisait de très jolis dessins d'enfants... elle continuait d'ailleurs... et puis, ce don tient de famille. Sa maman est peintre. Même un très bon peintre. Alors, n'est-ce pas, la fascination des pincesaux, le mirage coloré du prisme des couleurs, ça fait un peu miroir aux alouettes.

Avant d'être attirée par les feux blancs des studios, elle le fut par la peinture.

Mais en dépit de ses cheveux si fins, si doux, si blonds, de

ce nez — ô Cléopâtre ! — si petit, si... ici il faudrait une comparaison mais elle échappe à ma plume de journaliste. Pour parler couleurs, lignes, il faut, comme pour allumer le feu, être amoureux, fou ou poète, ou bien encore peintre. C'est la même chose d'ailleurs !

Mais en dépit de tout ce charme, cette beauté, Micheline Presle est très sérieuse. Je ne crois pas qu'elle irait jusqu'à préférer le métier de peintre à l'autre, celui de star. Mais elle l'aime bien, comme son pékinois ou son chauffeur chinois — c'est idiot, elle n'a ni l'un ni l'autre !

Et entre deux films, deux scènes, deux cocktails, enfin entre deux de ces occupations qui absorbent toute une vie de femme, elle se donne, avec modération, à ses anciennes amours...

L'atelier enfumé et grave de « La Grande Chaumière » referme ses portes sur elle. Et elle dessine à tour de main des petites choses charmantes, de ces petites choses que l'on peut faire entre deux tours de manivelle, deux tours de magasin, deux tours de swing...

Du reste, elle aime beaucoup ses confrères, les sérieux, ceux qui ont des barbes, comme Jean-Gabriel Domergue, Van Dongen, etc...

A la grande Chaumière... A la porte de l'atelier, Micheline hésite... Il y a marqué "Croquis de nus"... Jusqu'à présent elle n'avait fait que des natures mortes...

Micheline Presle connaît bien son histoire de l'Art... Elle sait que les grands peintres ont toujours eu beaucoup de succès en faisant leur portrait... Elle a bien raison, du reste... Où trouverait-elle un plus charmant modèle.



Où va cette jeune fille ?



Une canadienne de sportif anonyme... Une bicyclette... Bernard Lancret...

# BERNARD LANCRET

## ne joue pas à la...

« Et puis, je n'ai pas qu'elles... J'ai mes champs, mes arbres, mes lapins... Je suis un paysan, moi ! »

Sa voix s'attendrit quand il parle de sa maison, ancien hangar à foin qu'il entretient dans une savante vétusté. Il en a dessiné, choisi, élu, le moindre coin.

Il y vit tranquillement et en sort souvent pour sentir l'odeur de la terre, de l'herbe, de la pluie... pour voir, les soirs d'été, fumer les foins coupés.

— Pourquoi je suis acteur ?

« Je ne sais pas. La famille de ma mère vient de la terre. Quand j'ai voulu être acteur, quelle réprobation ! Et celle de mon père était assez Faubourg Saint-Germain... Ils m'ont décerné les mêmes blâmes... Un baladin !!!

« Mais j'ai été élevé par mes grands-parents... Et comme ils m'aimaient beaucoup... La campagne et le Faubourg Saint-Germain se sont accordés... pour céder... J'ai quitté les sciences Po, que je fréquentais à cette époque...

— Quel attaché d'ambassade ferait Bernard Lancret, je vois déjà sa réserve polie, sa trace aisée !!!

— Pour entrer au Conservatoire. C'était aussi une grande école, n'est-ce pas ?... Puis j'en suis sorti... Et j'ai joué... voilà... Ma vie d'acteur a commencé. Que voulez-vous lui demander de plus à ce pauvre acteur ? C'est si difficile de se confier à une seule personne... Que dire à mille... dix mille, cent mille... ? Il nous faudrait, pour répondre à l'interview, des publicity-men... Ce serait si facile...

— Alors, quels rôles l'acteur rêve-t-il de jouer ?... Il rit joyeusement.



Poupées d'autrefois... Y aller, ne pas y aller ?... Voilà la question !



On l'imagine, à voir ses photos où il apparaît mince, et pensif... plongé dans une vie de rêveries calmes, de romantisme bleu.

On lui prête un velours d'âme, une tristesse de bonne compagnie et des complets gris pâle.

Et c'est, un beau matin, pour voir arriver, pédalant sur une bicyclette, les pommettes rouges, malgré un pâle soleil d'hiver... « un boy » au long visage un peu hâlé, aux yeux qui rient en se fermant sous les sourcils « paille », à la bouche muette et narquoise, à la voix brusque ou interrogative.

Où est le jeune homme prolix et généreux de son âme que j'ai rêvé ? Celui-là se laisse gentiment photographier dans la rue, en faisant celui qui ne s'en aperçoit pas... Il guette du coin de l'œil les passants et il se fait le plus neutre, le plus absent possible tant il craint qu'on ne s'attroupe. Mais il ne dit rien.

Et les poupées... les poupées, voyons, parlons-en !

— Oh ! — il a l'air de jubiler de ma déconvenue —

« vous savez, pour moi, ce ne sont pas des poupées ! La grande majorité sont des vierges espagnoles, italiennes, chinoises... On ne jouait vraisemblablement pas avec, jadis. Ou bien c'était des présents d'apparat à des enfants qui n'en usaient point. Certaines ont une histoire, comme celle d'un empereur chinois qui l'aimait autant que Pygmalion aimait Galathée. Certaines n'en ont pas...

Il leur suffit d'être belles. Et leur histoire, je ne cherche même pas à l'inventer. Elles habitent ma maison d'An... et dréy... et leur âme ne me gêne ni ne m'effraie. Nuit et jour, elles dorment depuis longtemps, depuis tous les jours.

*poupées*



Un geste doux pour baiser une main fine ? Non ! Bernard Lancret manie l'aiguille, avec habileté d'ailleurs, pour recoudre la manche de sa poupée préférée...

C'est lui qui répare des ans l'irréparable outrage à l'aide de sa palette et de ses pincesaux, car Bernard Lancret a aussi la peinture comme violon d'Ingres...

— Un rôle d'idiot ! Oui, mais pas tout à fait assez pour ne pas savoir qu'il l'est... J'ai un très beau scénario... Ou bien, le rôle de Frantz de Galais dans le Grand Meaulnes. Mais je souhaite de ne pas le tourner... Il ne faut pas donner de visages aux personnages de ce livre.

Il s'arrête puis reprend brusquement : — Oui, je voudrais des rôles violents, des rôles de cow-boys... Je veux bien jouer les jeunes premiers, mais pourquoi, parce que je suis blond, me faire incarner de très sages jeunes gens ?

Seigneur ! et moi qui oubliais mes poupées, et moi qui voulais absolument faire avouer à Bernard Lancret qu'il joue à la poupée...

« Sage » ! J'ai trouvé ma transition pour revenir à nos... poupées...

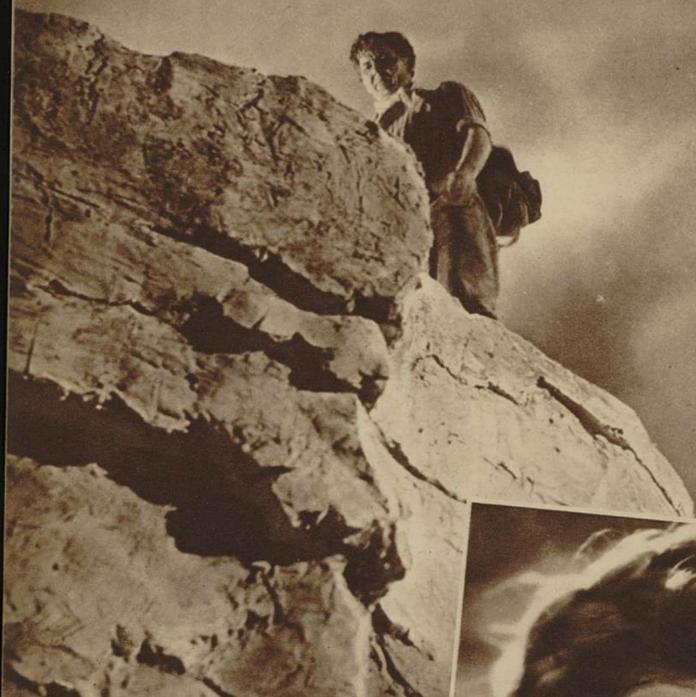
— Quand vous étiez enfant, vous étiez sage, n'est-ce pas, vous ne jouiez pas à la... — Poupée ? ? Non !!

Les sourcils « paille » se froncent sur les yeux qui rient. Je suis volée ! Il ne veut pas parler. Pourquoi Bernard Lancret avait-il besoin de publicity-men ?

Il sait très bien ce qu'il ne veut pas que je dise. Et je ne peux pas le dire, je suis forcée de l'avouer... Bernard Lancret ne joue pas à la poupée.

Francis ROCHE.

# LES RISQUE-TOUT



DANS ce village dominé par la crête inviolée de la Barrière du Diable, ils étaient une vingtaine de rudes gars aimant leur montagne et la craignant un peu comme une maîtresse farouche. Mais elle ne se contentait pas de ces amants familiers. Elle attirait à elle tous les alpinistes fameux du continent. Les hommes du village venaient de constituer une équipe de sauveteurs. Ils ne voulaient point qu'un étranger eût le privilège de vaincre pour la première fois le Pic du Diable. Ils veillaient jalousement sur leur montagne...

Comment empêcher, pourtant, les audacieux de tenter l'entreprise ? Malgré les conseils de sagesse, deux jeunes gens partirent un matin... On les suivit longtemps au télescope, puis ils disparurent derrière les rocs vertigineux. Un peu plus tard, des bûcherons entendirent l'appel de détresse. Et, une fois de plus, quittant les femmes en pleurs, les sauveteurs prenaient le chemin des crêtes pour venir en aide aux imprudents.

Cette vie toujours inquiète, ces heures d'attente angoissée, Marguerite, la fiancée **Une scène émouvante de Risque-Tout... Drame de la montagne, drame de sentiments**



Winnie Markus est la belle interprète du rôle d'Edwige...



d'Andréas, l'instituteur, ne voulait pas les vivre. Comme toutes ses compagnes, elle ne dormit pas cette nuit-là. Au matin, la caravane rentrait, portant un cadavre, celui du plus vieux sauveteur, qu'un vertige avait saisi en longeant une corniche rocheuse.

— Je ne veux pas sentir cette menace sur notre bonheur... Je ne veux pas que l'on te ramène un jour, comme on en a déjà ramené tant d'autres... Quitte les sauveteurs.

L'instituteur écoutait, atterré. Pouvait-il rompre le serment fait aux camarades, les abandonner dans cette belle tâche d'entraide ?

— C'est pour nous un devoir auquel je ne puis me dérober, Marguerite, comprends-le...

— Il faut choisir, Andréas : la montagne ou moi, mais pas les deux.

Andréas ne pouvait céder. Il quitta sa fiancée le cœur torturé. Mais il avait, par-dessus tout, le sens de son devoir. Il n'y voulait pas faillir...

D'autres drames se jouaient dans les foyers du hameau. Son isolement semblait y resserrer les passions. Un jeune sculpteur, Aloys, a pris pour modèle et pour maîtresse une jeune fille du pays, au désespoir de sa femme et du père de la jeune fille. Des scènes violentes ont éclaté à maintes reprises entre eux. Mais Edwige ne cède pas aux reproches de Véronique, non plus qu'aux menaces de Peter Brügger. Sa passion pour Aloys ne fait que croître chaque jour, en dépit des orages qui grondent autour d'elle.

Marguerite, de son côté, déçue dans son amour, a décidé de partir pour la ville. En apprenant cette nouvelle, au moment même de son départ, Andréas se précipite à travers champs et rejoint la jeune fille au tournant du chemin. Jamais, sans doute, il n'a pensé la perdre, et maintenant c'est lui qui demande à Marguerite de revenir au village. Il promet tout ce qu'elle voudra. Il abandonne les sauveteurs. Il ne peut sacrifier le bonheur de sa vie...

Bientôt après, on fête, au village, le mariage de deux jeunes gens. Aucun des camarades de l'équipe de secours n'est pourtant là. La démission d'Andréas a été considérée par tous comme une trahison indigne d'un homme de cœur. On ne tarde pas à lui en faire ouvertement grief. On lui demande encore de reprendre sa place parmi les anciens.

— J'ai donné ma parole à Marguerite. Je ne peux pas la lui reprendre aujourd'hui.

— Il faudrait, maintenant, que tu fasses le Pic du Diable, pour que nous te croyions encore un homme, ricane l'un des compagnons.

Andréas supporte avec peine cette honte. Saura-t-il se résigner à avoir perdu la confiance et l'amitié de ses anciens camarades de peine et de danger ? Marguerite comprend-elle le sacrifice qu'il a fait pour son amour ?

Et, peu après, une idée germe dans sa tête. Il n'oublie pas l'espèce de défi qui lui a été lancé. Il fera seul l'ascension du Pic du Diable, dùt-il y risquer sa vie. Il montrera à tous qu'il est toujours le gars d'autrefois, ne craignant ni le danger, ni la montagne...

Au foyer de Véronique aussi, le drame a éclaté. Aloys apprend qu'Edwige attend un enfant. Toute sa belle assurance tombe du coup. En vain il voudrait persuader la jeune fille de s'éloigner quelque temps. Celle-ci, se sentant abandonnée, va confesser sa faute et implorer le pardon et le secours de Véronique...

Mais la situation est sans issue. Le bonheur de ces êtres est irrémédiablement détruit. Et Aloys découvre, un matin, sa femme empoisonnée... Elle a voulu fuir, dans le suicide, une existence qui n'avait plus de joie pour elle, qui ne lui laissait plus d'espérance... Elle ne périra pas, pourtant, et, à son chevet, Aloys comprend son devoir et jure, désormais, d'être fidèle, tout en réparant dans la mesure du possible, le tort fait à Edwige...

Andréas vit à l'écart de tout cela, hanté seulement par son idée de la montagne... Un matin, cédant à son audacieux projet, il chausse ses souliers à crampons, empoigne son sac et son piolet et, sans prévenir personne, il s'éloigne vers la montagne... Le voici au pied de la formidable Barrière du Diable, dont les à-pics se dressent face à la vallée comme un défi lancé aux hommes par la nature. Andréas s'attaque à cette muraille. Patiemment, cherchant ses prises, s'aidant des mains et des pieds, il se hisse de roc en roc. Il retrouve sa technique sûre, lance ses cordes à travers les abîmes. L'orage a beau se déchaîner. Il attendra le temps qu'il faut et, à l'aube, les compagnons qui, s'étant aperçus de son départ, suivent son ascension au télescope, découvrent enfin sa silhouette au sommet du Pic du Diable.

Non seulement Andréas a sauvé son honneur, mais encore il a donné au village la gloire d'avoir vaincu cette cime réputée inviolable. Il est accueilli triomphalement par ses amis venus à sa rencontre et... bientôt, par Marguerite, comprenant enfin, elle aussi, la place du devoir dans la vie d'un homme et le sien propre, qui est d'imposer silence à ses craintes et d'espérer...

PIERRE ALAIN.

Photos Tobis).

# AU TEMPS DES



# COW-BOYS

Le cinéma, en quarante ans, a accumulé tant d'états divers qu'on pourrait presque le subdiviser en âges, à l'égal des anciens qui distinguaient quatre âges dans l'histoire du genre humain.

C'est vers 1915-16-17 que l'âge du cow-boy, du lasso et du cheval pie a atteint véritablement son apogée. « Rio-Jim », « L'Homme aux yeux clairs » est l'idole des gamins du faubourg. Tout un monde est conquis par son masque impénétrable, ses poignets de cuir cloutés, son large chapeau et son foulard flottant dans un vent de tempête. Il est facile de comprendre l'enthousiasme d'une jeunesse, avide de prouesses extraordinaires, d'air et de lumière, car à cette époque la caméra craignait l'espace et... la vitesse. Et la puérilité, la sottise même des « scénarii » ne les empêchent pas d'influencer en bien le cinéma.

Si les plus invraisemblables acrobaties, les plus effarants dénouements, où tel héros prenait une maison au lasso !... et se débarrassait ainsi de ses ennemis ; ou encore faisait sauter un viaduc de fer avec une boîte d'allumettes, afin de sauver du déshonneur une adorable blonde qui appelait « au secours » de l'autre côté du pont. Si autant de balivernes n'arrivaient pas à tuer et à condamner ce genre, c'est qu'il contenait vraiment une part de vie et de réalisme alors inconnus dans les films européens embourbés dans leurs principes scéniques et théâtraux.

On a dit que les Français tournèrent les premiers des films de cow-boy. Joé Hamman et Gaston Modot, je crois, en interprétèrent quelques-uns ; mais ce n'est qu'il y a deux ou trois ans que nous vîmes réapparaître les

Les cow-boys sont aussi des amoureux passionnés et violents comme la vie qu'ils mènent.



fougueux cavaliers sur nos écrans avec « Fort Dolorès », de Jean des Vallières. Depuis lors, rien ! Aussi, souvent il m'arrive d'évoquer pendant les longues minutes d'ennui de certains films « soporifiques » l'époque heureuse de ma jeunesse, lorsque, le jeudi après-midi, j'allais encourager de la voix et... du geste, les galopades effrénées des ennemis ou des amis de « Rio-Jim ». Je revis le dos voûté de l'humble vieille fille qui frappait à tour de bras sur un piano désaccordé, remplaçant pour moi les plus beaux orchestres du monde... J'entends encore les chromatiques où s'accrochaient ses doigts raidis, au moment où le vent soufflant sur la plaine soulevait le sable, enveloppant les cavaliers de grands nuages gris ! C'est sans doute parce que tout cela reste un de mes meilleurs souvenirs d'enfant, que, à ma grande joie, j'ai appris que la production allemande n'hésitait pas à remettre en scène les sosses... que dis-je, les frères ! de ceux dont j'aime à me rappeler. Sans être véritablement un film du genre, « Femmes pour Golden Hill » s'en rapproche terriblement : en effet, les chercheurs d'or farouches avec leur « colt » au côté, leur « sombrero » cabossé et leur chemise « à carreaux », ont, malgré le manque d'exploits équestres, la même vie âpre et aventureuse.

Mais personnellement cela ne me suffit point (libre à vous de croire que c'est une idée fixe !) et j'attends avec impatience (ne riez pas !) le prochain film d'Hans Sönlker où celui-ci sera un « Rio-Jim » modèle 1942.

Guy BERTRET.

Photos U.F.A. - A.C.E.



# Croisières Sidérales

le roman d'un film (VI)

par JEANDER

"Embarquement pour Cythère" style 1965 ou l'invitation au voyage dans les étoiles...

**B**ien sûr, le côté technique d'un film entre pour beaucoup dans son succès, surtout quand il s'agit d'un film comme *Croisières Sidérales* dans lequel décors, maquettes et truquages tiennent une très large place, mais en fin de compte, vis-à-vis du spectateur, c'est le plus souvent l'interprétation qui a le dernier mot.

Car, si surprenants que soient les trinquages et si séduisants que soient les décors, il importe que l'acteur y évolue à son aise et que ses gestes, sa voix, sa mimique s'accordent avec le caractère du film.

On imagine mal une toile de Rembrandt dans un cadre Louis XVI ou Empire et on ne voit pas très bien, par exemple, Harry Baur dans le *Rosier de Madame Husson* ou Fernandel dans *Nosferatu le vampire*. Harry Baur ferait saugloter tout le monde et Fernandel n'effraierait personne.

Le choix des artistes, avant d'entreprendre un film, suppose une connaissance approfondie d'un nombre considérable d'acteurs qu'il s'agit de combiner judicieusement pour obtenir une unité d'interprétation.

Je ne sais pas encore si Zwobada a raté son film du point de vue technique — ce qui m'étonnerait beaucoup si je m'en rapporte aux résultats fragmentaires que j'ai déjà vus — mais ce dont je suis sûr, c'est qu'il a choisi ses interprètes avec une sûreté étonnante.

Je suis sûr que Carette seul pouvait jouer le rôle de Lucien ; je suis sûr que le couple Madeleine Solagne-Jean Marchat était le couple idéal pour *Croisières Sidérales* et que Robert Arnoux, trop souvent voué aux rôles d'abusés sympathiques ou de soupçonnés transis, a trouvé, dans son dernier film, l'occasion d'élargir le champ de son talent sans défaut.

Il fallait une épouse à Carette, une femme pittoresque et dynamique dont le comique pût s'harmoniser avec celui de son partenaire. Quand vous verrez Suzanne Dehelly houpiller son « Lucien » qui, parti faire un « petit tour » en ballon, revient vingt-cinq ans après, je suis certain que vous conviendrez avec moi que Carette ne pouvait pas mieux tomber.

Il fallait aussi trouver une grande coquette qui se refuse énergiquement à vieillir et qui ne prétend quitter les planches qu'entre quatre d'entre elles... On ne pouvait évidemment pas demander à celle à laquelle vous pensez de tenir le rôle, mais vous verrez le pastiche étourdissant qu'a fait d'elle Suzanne Dantès...

Parmi les voyageurs de la première croisière sidérale organisée par l'ingénieur Robert Arnoux, parmi ces personnages-types qui s'embarquent pour se faire rayer du nombre des terriens pendant vingt-cinq ans, vous remarquerez des visages qui vous sont connus.

Vous reconnaîtrez non seulement Suzanne Dantès, mais le pittoresque Maupi en policier pistant un individu inquiétant personnifié par Georges Jamin ; vous reconnaîtrez le solide



Une nouvelle vedette Guitta Karen interprète le rôle de la "Vénusienne". La planète a de bien belles habitantes !

Le pauvre Carette semble bien heureux au milieu de la technique des temps futurs !

Francoeur dégoûté du siècle, Simone Alain dégoûtée de l'amour, Jean Dasté en M. Pépin, Français moyen et rouspéteur né qui continuera de rouspéter sur la planète Vénus, et poursuivra de ses réclamations perpétuelles l'aimable commandant du ballon, Jean Morel, qui, avant de se libérer « pour de rire » de l'attraction terrestre, aura été libéré « pour de vrai » d'un stalag lointain.

Vous reconnaîtrez aussi Paul Olivier, oncle à héritage digne et monoclé.

Si vous ne reconnaissez pas d'autres voyageurs dont ne les visages vous sont moins familiers, vous saurez sans doute ne plus les oublier après avoir vu le film.

Vous vous souviendrez de la pétulante Gaby autrement dit Luce Ferrald, adorablement jolice, de Serge Laroche, neveu déçu de Paul Olivier, de la petite Violette Briet dont ce sont les débuts et de son partenaire Tony Jacquot, deux amoureux touchants qui resteront sur l'idéale planète Vénus pour perpétuer leur bonheur et refuseront de redescendre sur notre terre où l'on vit, où l'on aime, où l'on hait et où l'on meurt trop vite.

Je sais bien que cette croisière sidérale n'était que du cinéma, que la nacelle était en staff, la planète Vénus en carton et que tous ces acteurs n'ont jamais quitté les plateaux d'Épinay, mais, tout de même, lorsque j'ai vu cette gare sidérale monumentale où les deux bonimenteurs du temps et de l'espace Paul Francoeur et Olive nous incitaient, nous terriens, à quitter notre planète pendant quinze jours pour y revenir vingt-cinq ans après, j'ai fait, malgré moi, un pas en avant.

J'ai eu envie de partir. J'ai eu envie de m'en aller pour ne plus lire les journaux, pour ne plus écouter la T. S. F., pour ne plus faire la queue devant mon bureau de tabac, etc., etc...

Je serais parti pour des tas de raisons. Peut-être pour suivre, jusqu'au bout du monde, Luce Ferrald... Ou Simone Alain... Ou Violette Briet...

A moins que ce ne soit pour ne plus avoir d'article à écrire...

Photos Industrie Cinématographique.



Ci-contre : un conducteur de bolide interplanétaire qui donnerait des leçons à Serge Lifar lui-même...



# Des histoires d'Olive

Si vous êtes fervent du cinéma, vous n'avez pas été sans remarquer Paul Olivier. C'est lui qui, dans *Le Chapeau de Paille d'Italie*, incarnait l'oncle Vesinet ; il fut le Père Latalupe, le brocanteur du Million, le Père Imac, l'homme en habit de *Quatorze Juillet*, l'ivrogne de *Sous les toits de Paris* et le caissier de *A Nous la Liberté*.

Paul Olivier compte à son actif plus de cent cinquante films. Dans *Autour d'une Enquête*, par exemple, il jouait le rôle d'un type équivoque, au passé douteux ; dans *Le Congrès s'annule*, il incarnait le bourgmestre de Vienne ; dans *Le Capitaine Craddock*, il était le directeur des Jeux de Monte-Carlo et, dans *Les Cais Larons*, c'était lui l'oncle de Lilian Harvey. Aujourd'hui, il tourne deux films en même temps. Tout d'abord *Boléro*, sous la direction de Jean Boyer, puis *Croisières Sidérales*, que met en scène A. Svobada. Dans le premier, il est un type très élégant, toujours dans les nuages ; dans le second, il est l'oncle fantasque et joyeux qui part pour un lointain voyage, tout simplement parce que cela lui plaît.

Qu'il soit un gentleman racé ou un hurluberlu, Paul Olivier sait merveilleusement s'adapter à son personnage. Il cesse d'être lui-même et, dans ses gestes, sa façon de vivre, de parler, il sera tel que l'a imaginé le scénariste. Je me souviens de l'avoir maintes fois rencontré sur le plateau, que ce fût à Montreuil ou à Épinay. Ce n'était plus Paul Olivier que j'avais devant moi et qui me répondait, c'était l'oncle Vesinet ou le père Latalupe.

D'un naturel effacé, timide presque, il fuit les journalistes, mais si vous avez la chance d'être parmi ses amis, à condition que vous n'alliez pas raconter à tous les échos ses exploits, il est un joyeux boute-en-train qui n'engendre pas la mélancolie.

Quelles séances n'a-t-il pas organisées avec la complicité d'Albert Préjean, qui demeure son meilleur ami. Les prises de vues de leurs films étaient agrémentées de blagues formidables, de plaisanteries spirituelles qui, si elles arrêtaient quelque peu le travail, avaient l'avantage de créer une atmosphère de gaieté dont le film bénéficiait. Le metteur en scène le comprenait ; aussi, parfois provoquait-il lui-même ces imprévus, ces intermèdes. Alors, pendant cinq minutes, le burlesque envahissait le studio ; sur le plateau, une scène digne du meilleur cirque se déroulait : acteurs, réalisateurs, machinistes et électriciens riaient à gorge déployée, puis le travail reprenait dans une ambiance rêvée.

Un jour, Paul Olivier se trouve à Marseille en compagnie d'Albert Préjean et de Raymond Cordy. Entre deux extérieurs d'un film qu'ils tournent ensemble là-bas, les trois amis se promènent sur la Canebière. Soudain, à la devanture d'un marchand de disques de phonos, ils voient un écriteau publicitaire ainsi conçu : « Toute personne qui pourra nous dire les noms des trois artistes dont les portraits sont exposés dans cette vitrine touchera mille francs. »

Paul Olivier aussitôt pénètre dans la boutique, demande à voir le directeur et lui dit : « Monsieur, ce sont Polin, Dranem et Mayol. Et maintenant, donnez-moi les mille francs ! »

Le commerçant ouvre son tiroir-caisse, en sort un billet de banque et s'avance vers Paul Olivier qui tend la main. Il lui fait effleurer du bout des doigts le précieux papier qu'il remet aussitôt en place en déclarant : « Voilà, monsieur, vous avez touché mille francs. »

Paul Olivier avait été pris au piège. Il décida de se venger sans plus attendre. Alors, sortant de son portefeuille un billet de mille, il quitta le magasin en le montrant ostensiblement

Un hurluberlu : le Père Imac.



et en déclarant d'une voix forte : « Voilà de l'argent facilement gagné. Songez que je n'ai eu qu'à dire que les portraits étaient ceux de Polin, Dranem et Mayol. »

Les passants, en l'entendant, se précipitèrent dans la boutique tandis que Paul Olivier, Albert Préjean et Raymond Cordy alertaient tous ceux qu'ils rencontraient. Ce fut une ruée générale, à tel point que le malheureux marchand de disques dut fermer son magasin. Le lendemain, lorsqu'il l'ouvrit, le panneau publicitaire avait disparu.

Un jour, au studio, alors qu'il tournait *A Nous la Liberté*, le metteur en scène voulut lui jouer un tour. Ce matin-là, un nouveau machiniste avait été engagé. C'étaient ses premières armes dans le métier et il ne reconnaissait personne parmi les artistes du film. Le metteur en scène l'ayant appelé, lui désigna du doigt Paul Olivier, qui d'ailleurs était méconnaissable sous son maquillage de vieux caissier : « Voyez-vous ce vieux bonhomme, lui dit-il, c'est un de ces types qui viennent nous importuner jusqu'ici pour faire du cinéma. C'est un malheureux qui demeure à l'île d'Épinay, il faudrait donc le faire déguerpir. Chargez-vous-en, mais faites-le avec ménagement. »

Le machiniste, tout fier d'avoir été choisi pour cette mission, s'approche de Paul Olivier, qui, de connivence, se démenait comme un beau diable, pleurnichait et suppliait. L'autre, inflexible, le fait sortir du studio. Le metteur en scène, alors, se met en quête de Paul Olivier. Il est en retard, qu'est-ce que nous allons faire sans lui, qui va jouer à sa place le rôle du caissier. Alors, le machiniste de proposer celui qu'il vient de mettre à la porte. « Essayons toujours », répliqua le metteur en scène, après un court instant de réflexion, mais c'est à vos risques et périls. Le machiniste, pas très rassuré, va chercher Paul Olivier. On fait un simulacre d'essai, qui, bien entendu, est des plus satisfaisants. On engage ce vieux bonhomme. Son « protecteur » est très fier de son initiative. Mais, cette fois, Paul Olivier n'eut pas le dernier mot, car le machiniste, prenant son rôle au sérieux, le accompagnait chaque soir, une fois le travail terminé, jusqu'à la porte de la maison de retraite.

Des histoires de ce genre, on pourrait vous en raconter des centaines dont Paul Olivier a été ou le héros ou l'instigateur. Lors de l'Exposition des Arts décoratifs, ceux qui ont visité

Un élégant sportsman.



Un homme inquiet : le bourgmestre de Vienne.

les fameuses pénelles de Paul Poiret se souviennent des quatre cents coups d'une équipe de joyeux fleurons dont Paul Olivier et Albert Préjean étaient les plus beaux fleurons.

Cette franche camaraderie qui unit d'ailleurs depuis déjà quelques années ces deux acteurs est aujourd'hui toujours aussi forte.

L'autre jour, Paul Olivier rencontre Albert Préjean dans un bar des Champs-Élysées. Selon son habitude, il le salue d'un énergique et paternel : « Bonjour mon fils ! »

Albert Préjean lui répond : « Bonjour mon père ! »

Alors, un consommateur les regarde tous deux et, après un long moment de réflexion, s'exclame : « C'est vrai, ce qu'ils peuvent se ressembler ! »

Et depuis lors, Paul Olivier passe pour être le père d'Albert Préjean, auquel, empressons-nous de le dire, il ne ressemble nullement.

Nous avons dit qu'il n'aime pas les interviews. Lorsque je lui ai fait part de mon intention d'écrire cet article, il m'a dit : « Tu crois que c'est nécessaire ? Alors, puisque tu y tiens, tu le mettras dans un coin, à l'écart. Les grandes pages, c'est bon pour les autres. »

Et il nous en voudra de ne pas avoir accédé à son désir. Cet homme, qui a toujours été à l'écran un fantasque, un chasseur de chimères ou un élégant, un aristocrate, n'a qu'un rêve. Le rôle qu'il voudrait tourner, c'est tout simplement celui d'un bon vieux rentier, d'un vrai.

Il a bien raison. Qu'il demeure l'éternel hurluberlu, celui qui nous entraîne à sa suite dans un voyage fantasque.

GEORGE FRONVAL.

# à celles d'OLIVIER

## Les résultats de notre

# GRAND CONCOURS des "scénarios"

## Une fortune dans... un lit...



C'est une histoire d'amour  
c'est du CINÉMA

UN GRAND CONCOURS

...et l'ça  
de l'ARGENT  
à gagner

Les réponses à notre jeu cinématographique, proposé dans notre numéro du 19 décembre 1941, ont été fort nombreuses et variées. Le problème n'était pas simple et la solution consistait : 1° à situer les personnages ; 2° à reconstituer l'action.

Les causes d'erreur étaient nombreuses et beaucoup de lectrices et lecteurs trébuchaient ou frenaient fausse route.

Un seul envoi précisait exactement le caractère des personnages et reproduisait fidèlement dans ses grandes lignes, le petit scénario qui est le conte initial de notre rédacteur en chef Pierre Heuzé. C'est celui de Mlle PAULETTE KLEINHOLTZ, 8, rue des Lyonnais, Paris (5<sup>e</sup>), dont nous publions ci-joint la réponse.

Mlle PAULETTE KLEINHOLTZ est donc priée de passer à nos bureaux pour y recevoir son prix. Mais nous avons voulu primer également le conte le mieux présenté. C'est M. CLAUDE-ANDRÉ COUVRAT, 25, rue Théophraste-Renaudot, à Poitiers, qui est l'heureux bénéficiaire de cette prime impévue que nous lui ferons parvenir. Nous publions également sa réponse.

Après ces deux lauréats, viennent ensuite les auteurs des dix meilleurs contes reçus : ce sont : Mlle JEANNINE ROUE, 16, rue Pierre-Larousse, à Nanterre.

Mlle JASINE LAMARE, 61, rue de la Marne, à Niort.

M. YVES LE QUENNEC, 10, rue Louis-Henar, à Quimper.

Mlle MICHELINE BAROT, 46, rue Victor-Hugo, à Saintes.

Mlle ODETTE LANFRANCHI, 1, rue Emile-Blémont, Paris.

Mlle ODETTE LEPRINCE, 6, place Saint-Charles, à Orléans.

Mlle IRENE STRYKOWSKA, 14, Faubourg-Saint-Martin, Paris.

Mlle PAUCHERY, 2, rue Pigalle, Paris.

Mlle MARGUERITE JOHAIS, 86, rue Michelet, Tours.

Mlle JANINE PRINIER, 45, rue de la Cristallerie, Pantin.

Les auteurs de ces dix meilleurs contes ont été de nous faire savoir laquelle des trois photographies proposées ils désiraient recevoir et le cinéma de leur choix.

## Voici le conte original : FIÈVRE D'ASTRE

par PIERRE HEUZÉ (Intransigent, 28/3/38)

Les deux plus grands acteurs du monde, le demi-dieu de l'écran étaient seuls. Elle, la femme fatale universelle, et Lui, le bien-aimé des femmes. Ils se tenaient dans le bureau-bibliothèque du jeune homme ; mais il n'y avait plus de livres et les meubles se trouvaient rangés comme pour un inventaire.

Un domestique noir venait d'apporter les boissons glacées.

— Je vais vous expliquer pourquoi je pars, dit le jeune premier. Vous me comprendrez, car, échappant aux sortilèges de ce frénétique Eden, vous avez su conserver assez de recueillement pour rester femme.

Ils s'assirent et il commença :

— J'ai eu les plus folles aventures. J'ai divorcé cinq fois. Soleil, sunlight, tout se confond dans cette cité, on tourne en rond, tête à l'envers souvent, car pour entretenir le brasier de sa légende, il faut lui jeter avec prodigalité les sarmets de sa jeunesse. Des lettres de toutes sortes. Des taux. Un afflux. Une marée. Une alluvion. Je me suis souvent demandé si le cinéma ne trappait pas de délire ceux qui y entrent. Mais nous, hypocritement sceptiques, nous mesurons à la hauteur de ce flot la crue féconde de notre popularité. La vaguelette d'hospitalité, perdue parmi tant d'autres, me parvint pour la

tue dans le département de la Dordogne.

Le gros bourg où j'abordai ne comptait que deux milliers d'habitants, non point tassés, hors la grand-rue, mais boursoûlés en fermes et en chétives maisons paysannes, jusqu'à l'horizon.

Je m'installai dans une cabergerie à la cuisine onctueuse. Je pouvais des excursions dans des sites sages que nos civilisations de métal à scies caoutchoutées n'avaient point encore usées.

D'abord, on me présenta une douzaine de Madeleine. Des filles sèches qui minaudaient ; des souillons qui m'ignoraient. Enfin, à la cime d'un plateau, parmi les vignes, à mi-chemin d'infini, et déjà dans le ciel, une lézardée gentilhomme. Au milieu de ses parents qui assuraient la régie de leurs terres, je découvris Madeleine.

« Telle un conte de belle en bois, elle avait vingt ans, de soyeux cheveux clairs qu'aucune efflorescence chimique n'alteirait ; et des yeux si grands, si vastes, comme on les a, non pas quand on voyage au bout du monde, mais en soi-même. Et par ce regard si intense, seul vivant son visage, car depuis sa croissance, sorte de plante-femme à la sève mal solidifiée, son corps insuffisamment affermi, aux os disjoint, persistait allongé et reclus dans une goulûrière en forme de tonc d'arbre.

## Le "Lit à colonnes" !

« Si tu ne viens pas au cinéma, le cinéma viendra à toi ! » a dû se dire Roland Tual quand il s'est agi de choisir un décorateur pour le « Lit à colonnes ». Et c'est pourquoi, à tous les artistes, architectes, décorateurs, il a lancé le gant... en mettant en concours les maquettes des décors de ce film.

Les artistes, les architectes, les décorateurs et même un jeune garçon de 14 ans ont répondu.

Avez-vous lu le « Lit à colonnes » ? Non ? Alors vous ne connaissez pas la maison de Porey-Cave, le directeur de prison. Vous ne connaissez pas son salon, roccoco, provincial et triste, surchargé de plantes vertes, seul souci de Mme Porey-Cave. Vous ne connaissez pas la maison de Yada, amie de Porey-Cave, beauté fatale de sous-préfecture, au logis d'un 1900 oriental. Encadré et feu-tré de peaux de bêtes et de tables en cuivres.

Vous ne connaissez pas le grand café aux banquettes rouges, où l'orchestre, entre deux valses de Métra, crée la musique de Hémy Bonvent.

Vous ne connaissez pas la terrasse de Meu... dont on ne sait si elle tient du burg tarouche et hérissé ou du large et croulant amas de tours presque payannes.

Vous auriez pu faire leur connaissance le jour du vernissage du concours. Le jury, composé de MM. Galey, Plouquin, Edouard Bourdet, Marcel Achard, Derain, Lhoté, Pierre du Colombier, Honneger, Pauline, Chabrier, Guillemot, Fresnay, Renoir, Perret, Roux-Spitz, Gonnel, Thirard, Hubert, Tual, Delange, Masclary, Krauss, Périer et Mme Marie Laurencia avaient décerné le premier prix à la maquette du grand café de M. Stoskopf et le deuxième à la prison du même M. Stoskopf, tandis que MM. Barré, Hétreau, Desher, Dupont et Mmes Berard et Bousset se partageaient les prix suivants...



La maquette du 1<sup>er</sup> Prix : Le grand café de M. Stoskopf.

Gustave Stoskopf, qui a modernisé par une technique picturale assez neuve un décor assez classique, a donc été le grand triomphateur du concours. Il le mérite pour un fort sens réaliste et en même temps un esprit caricatural qui lui a permis de réaliser une quintessence du café 1900.

Pourtant la prison de Léon Girard qui n'a pas été primée, nous a semblé plus sensible, plus expressive que la sienne, tandis que la prison de M. Hétreau, un peu surréaliste, très personnelle, méritait sa mention.

La prison de M. Delpy, bien composée, méritait également une récompense. Nous avons noté une fantomatique prison d'Ernandès qui semble avoir confondu Remy Bonvent avec Moute-Cristo.

L'intérieur de Yada a été exécuté par Jacques Barré qui a d'ailleurs obtenu le troisième prix : De lourdes tentures grenues, rouges et bleues, ouvertes sur une rue grise de province.

Les autres maquettes de cet intérieur ne semblent pas avoir beaucoup inspiré les concurrents et c'est trop résolument

« moderne » que la plupart l'ont traité.

Ainsi d'ailleurs que le grand café.

Delpy et Marcel Sanga entre autres ont fait des décors trop 1942.

La maison Porey-Cave par contre a occasionné une orgie de fauteuils « Marie-Claire », de chaises 1900, de capitonnages, de tapis et de franges... Mais pourquoi s'être laissé si peu tenter par les fameuses et obligatoires plantes vertes...

Noté le salon de Marc Dony. La grande curiosité du vernissage était l'envoi de Jean Nef, âgé de 14 ans, qui bien qu'inspiré plus par le théâtre que par le cinéma, manifeste un don réel de décorateur.

Autre curiosité : l'envoi de Jouffrand qui sur ses maquettes a indiqué les divers angles de prise de vues et même les travellings.

Ce sont des initiatives comme celles de M. Tual qui amèneront au cinéma des éléments nouveaux.

Ce lui est plus qu'utile, ce lui est nécessaire... Car la technique du décor de cinéma est encore loin d'avoir été mise au point.

Marcelle ROUTIER.

## VOICI LE CONTE PRIMÉ :

Voici une simple histoire d'amour, un véritable amour jeune et pur.

Un jour, dans un studio de cinéma, nous voyons assis sur un banc, un couple. Lui, jeune artiste aimé et recherché du public. Elle, une belle jeune fille aux cheveux blonds, sa partenaire. Ils étaient en conversation, et elle lui demandait pourquoi était-il toujours triste depuis son retour voyage. Lui, avec un air découragé, lui racontait son histoire.

« Vous savez que nous recevons beaucoup de lettres d'admiratrices, et parmi ces lettres, une retint mon attention par la simplicité des mots, la bonté et la douceur, et cela me venait d'une charmante jeune fille inconnue. Je lui répondis, et un jour je me décidai à lui rendre visite. Je pris le train et je descendis dans une de nos belles provinces de France. J'arrivai devant la demeure de mon inconnue. C'était un petit pavillon entouré de fleurs, d'arbres et d'oiseaux qui chantaient.

« Tout était calme et silencieux. Je sonnai à la grille, mon cœur débordait de joie. Quelques minutes après, je me trouvais devant mon inconnue. Elle était allongée sur un divan, une petite figure pâle, avec de grands yeux.

« Dans ce paradis, nous vécûmes des jours enchanteurs et, dans ma joie, je ne me rendais pas compte qu'elle était malade et, un soir d'été, pareil à celui de mon arrivée, elle pencha doucement la tête et ferma pour toujours ses beaux yeux.

« Voilà pourquoi je suis triste à la pensée que j'ai perdu mon inconnue pour toujours. Vous pleurez, amie, et voyez-vous, rien ne pourra m'empêcher de partir loin pour toujours, pour rester seul avec mon souvenir. »



AUTOUR DU CONCOURS DE LA S. P. C.

Dans le dernier numéro, nous avons donné le résultat complet du concours des Petits. Voici Mlle Françoise Homereux qui a remporté le 4<sup>e</sup> prix dans cette compétition organisée sous notre patronage par la S. P. C. On se souvient qu'il s'agissait de choisir une petite fille afin de tourner une scène du petit Normen dans le loi du printemps. On ne saurait trop féliciter MM. Tremichel, administrateur de la S. P. C., Daniel Norman, le metteur en scène ; Guichard, directeur de production ; et Monnier, administrateur du film, pour le soin constant qu'ils ont mis à l'organisation et à la réalisation de ce concours.

Les parents des lauréats pourront retirer les prix au siège de la S. P. C., 55, Champs-Élysées, à partir de cette semaine.

## « CINÉ-MONDIAL » EST HEBDOMADAIRE

Des lecteurs nous écrivent pour demander que « CINÉ-MONDIAL » devienne bimensuel. Rassurons-les. « CINÉ-MONDIAL » est HEBDOMADAIRE. Seulement, il peut arriver que, par suite des restrictions de papier, comme nos autres confrères, nous soyons amenés à supprimer, de temps à autre, un numéro. C'est là une nécessité toute provisoire. Imposée par les conditions économiques. MAIS CES INTERRUPTIONS N'ONT AUCUN CARACTÈRE PÉRIODIQUE.

Que nos lecteurs réclament donc chaque semaine « CINÉ-MONDIAL » à leur dépositaire habituel, ou, mieux, abonnez-vous. Vous recevrez intégralement le nombre de numéros auxquels votre abonnement vous donne droit. Au cas où une modification interviendrait, nous en avertirions nos lecteurs.

première fois, il y a cinq ans.

« Cette lettre de femme arrivait de France... »

Ce n'est ni au premier ni au second de ces envois que j'y pris attention. J'avais l'enthousiasme trop induré par les mélodrames, la tête chauffée par les chapeaux de paille des projecteurs, le goût trop émoussé par les alcools râpeux, pour sentir la simple suavité de telles missives. Mais tellement différentes de l'habituel chœur de mes suppliants, n'exigeant rien, sinon me mettre en garde contre moi-même, elles devaient bientôt sinon m'émuouvoir, du moins m'intriguer.

Intermittentes, séparées par de longs silences, ces lettres que je finis par désirer ne contenaient parfois qu'une phrase ou deux, ainsi celle-ci : « Se donner à tous, c'est s'émietter tant que les autres déjeunent de vous. » Et d'autres, sans plus de morale appuyée, sans ostentation de pédantisme ; plutôt la timidité d'une plume qui courait à la manière d'un ruisseau, scintillant et caché, avec des rapides en cloche-caillou.

Pourtant, cette correspondante, avec sa ténacité d'eau vive, accomplissait en moi un travail d'érosion ; mieux, de labour interne, qui n'allait pas sans me déconcerter. Vint donc le moment où, charmé par cette présence lointaine qui me rendait si bien à moi-même chaque fois qu'elle se manifestait, il me fallut davantage qu'un prénom : Madeleine.

Je profitai d'un congé pour gagner la France.

Là, mes recherches se localisèrent, car la plupart des enveloppes portaient l'oblitération d'une très petite ville si-

## Quand Maurice Tourneur rencontre M. Prudhomme

Monsieur Tourneur, que pensez-vous du cinéma ?

Ce n'est pas sans crainte que je m'adresse en ces termes à un metteur en scène qui — on n'a jamais su d'ailleurs pourquoi — fait trembler tout le monde. Il lève le bras d'un geste menaçant, mais c'est pour m'offrir une cigarette.

Prenez, me dit-il, nous en avons pour un moment.

Il ne sait pas pourquoi, continue-t-il, chaque fois que la critique salue l'apparition d'un film nouveau, c'est avec de terribles lamentations et l'expression de l'indignation la plus vive, si le nouveau-né n'est pas la plus magnifique œuvre d'art que le génie humain ait jamais conçue... Il faudrait s'entendre. Le cinéma n'est pas, en lui-même, un art... c'est un moyen d'expression qui, comme le théâtre ou le journal quotidien, s'adresse à la masse et doit avant tout satisfaire les goûts du gros public.

« Ce journal quotidien est-il une œuvre d'art ?... Les émissions de la radio s'adressent-elles à un public d'élite ?... Quelle est la valeur de la plupart des romans ?... Et que pensez-vous des trois ou quatre spectacles donnés sur les boulevards — spectacles auxquels la foule se presse ?... Pourquoi se montrer si indulgent pour les uns et si sévère pour les autres ?... »

« Voyez, ajoute le metteur en scène en me désignant les tableaux qui jettent une tâche claire sur les murs de son bureau, pour peindre une de ces toiles, il a fallu à l'artiste des matériaux — châssis, couleurs, pinceaux — qui représentent peut-être une centaine de francs. Pour cette modique somme, qu'il a sortie de sa propre poche, le peintre placé devant son modèle a pu exprimer en toute liberté ses sensations ; toutes les audaces, toutes les fantaisies lui étaient permises... Il ne risquait rien... que de ne pas être compris, auquel cas il en était de sa poche... de ses cent francs.

« Mais quand un producteur met à la disposition d'un metteur en scène cinq ou six millions pour faire un film, et que le réalisateur sait qu'avant que le producteur puisse rentrer dans son argent, il faudra déduire des recettes les frais de spectacle, les distributions, publicités, dépenses de l'exploitation, impôts, frais généraux, etc., que le film doit donc rapporter, en entrées payantes, plus de deux fois le coût de la production,

quand au has me dit-il, il s'agit d'une douzaine de millions à faire, des millions de poches de spectateurs, ça devient assez grave, et le metteur en scène se trouve avoir sur les bras une tâche énorme... c'est son obligation... Ce n'est pas une élite qui peut rapporter les gros sommes, c'est le public, et même ce qu'on a coutume d'appeler le gros public. Oui, monsieur Prudhomme, parfaitement, ce qui ne signifie pas forcément M. Homais, qui est naïf et méchant... C'est donc au gros public qu'il faut s'adresser, et chacun sait que les tentatives artistiques, ou simplement les œuvres qui sortent des sentiers battus, se laissent indifférent ; indifférence qu'il manifeste par une abstention pure et simple.

« S'il était possible, par je ne sais quel moyen, de réduire le coût d'un film — frais de pellicule, de studio, de travaux de laboratoire, appointements des artistes, des techniciens, construction des décors, location de meubles, déplacements en extérieurs, frais généraux, etc. — de façon à ce que le prix de la production reste en-dessous d'un million — ce serait sans doute une affaire... On pourrait



(Ph. Harcourt.)

alors travailler pour l'élite... « Ou bien alors... s'efforce d'éduquer le public ; mais qui paiera les frais de cette éducation ?... Je ne me sens pas le courage de le demander au producteur.

« Tout cela ne veut pas dire qu'il faille flatter les plus grossiers instincts du public, et faire volontairement de mauvais films (il y en a cinq ou six qui passent en ce moment et qui font de grosses recettes). Cela ne veut pas dire qu'il faut s'adresser au spectateur moyen, et qu'avant de choisir un sujet et d'envisager la façon de le traiter, il faut considérer avec un grand soin ses possibilités commerciales.

C'est sur ces dernières paroles que, après avoir refusé une seconde cigarette (incroyable, mais vrai), nous primes congé du réalisateur de « Volpone », Maurice Tourneur. Jack Fons.



## Jean Anouilh sera-t-il réalisateur ?

Depuis quelques jours, il n'est question que de son élévation au titre de réalisateur.

En effet, l'auteur de *Y avait un prisonnier*, et de *Bar des voleurs*, Jean Anouilh, réalisera cet été un film dont il imagine l'intrigue et réalise le découpage.

Nous espérons retrouver dans ce film toute la fantaisie de *Leocadia* allée à la psychologie du *Rendez-vous à Paris*. Et si Jean Anouilh sait aussi bien manier la caméra que la plume, nous aurons de beaux films en perspective.

## Le Coin du...

Cette semaine au Studio : **BUTES-CHAUMONT**. L'Année de Bernadette. Réal. : J.-P. Feydeau. Régie : Delmonde et paritaire. C. C. F. C. La femme que j'ai le plus aimée. Réal. : R. Vernoy. Régie : Hartwig-Régina.

**FRANÇOIS-1<sup>er</sup>**. Signé Illisible. Réal. : Christian Chamborant. Régie : Rivière-Sirius.

**SAINT-MAURICE**. Le journal tombe à cinq heures. Réal. : G. Lacombe. Régie : Billon-S. N. E. G.

**FRANCEUR**. La loi du printemps. Réal. : D. J. Norman. Régie : Michaud et Testat-S. P.

**PHOTONOR**. L'ange gardien. Réal. : J. de Casembroot. Régie : Genly-Minerva.

Ce programme : *Bebylonia* : Ce film se trouve retardé et ne se tournera que fin mars. Il n'y a pas encore de régisseur. *Le voile bleu* : Cette production ne verra le jour que vers la fin avril, commencement mai ; C. G. C.

Femmes de bonne volonté : Réalisation de la Générale Française Cinématographique. — Producteur : Marc Tremois, à partir en fin mois pour l'Algérie. Les petits rôles étant inexistantes et la répartition réduite au strict minimum, celle-ci sera fournie par le paritaire. Directeur de production : Daniel. Régie générale : Tamière.

Graine au vent : Inutile de se dérangé, pour l'instant, la date de réalisation n'étant pas encore fixée.

Signé nouveaux films : **Signé Illisible** : Production Sirius. Réal. : Christian Chamborant, assisté de J. Faurey, Opérateur : Lucas. Décorateur : Duval. Régie : Rivière. Directeur de prod. : Jeanm. Acteurs : A. Luquet, Gaby Sylvia, Chapin, M. Valin, Christian Gérard, Jacqueline Gautier et Rosine Luquet.

Huit hommes dans un château : Production Sirius. Réalisation en mars. Metteur en scène : L. Méhoul. Détails prochainement.

**L'ÉCHOTIER DE SEMAINE.**

## ...Figurant

AUBERT-PALACE P. 12.45-23. Cartouche (V. Romance).  
BALZAC P. 14.15-22.45. L'âge d'or.  
BETHESSE P. 13.30-21.30. P. jeudi, sam. 15. S. 20.30.  
Madame Sans-Gêne (Arléty).  
BIARRITZ P. 14.23. Lumières dans les ténèbres.  
CESAR P. 14.23. Dernier round.  
CINEMA DES CHAMPS-ÉLYSÉES P. 13.45-22.30. Arts, Sciences.  
CLICHY-PALACE (49, av. de Clichy). Chèque au porteur (L. Baroux).  
COLISEE P. 14.23. La maison des sept jeunes filles.  
F. ANCAIS P. 14.23. Remorques.  
GAUMONT-PALACE P. 14.23. Le pavillon brûlé.  
GAUMONT-THÉÂTRE P. 13.23. Le jour se lève.  
IMPERIAL P. 14.23. Mamouret (P. Fresnay).

## LEDOUX, scénariste

Est-ce pour se consacrer à la littérature que Fernand Ledoux veut quitter la Comédie-Française ? Toujours est-il que cet excellent acteur, qui fait actuellement de brillantes conférences aux étudiants de Paris, vient spécialement de terminer le scénario d'un film policier qui s'intitulera : *L'Homme aux parapluies*.

## OU IREZ-VOUS CE SOIR ?

LORD BYRON P. 14.15-22.45. Roses écarlates.  
MADELINE P. 12.23. Cartouche.  
MARIVAUX P. 14.23. Le temple (Brigitte Honoray).  
MAX-LINDER P. 14.23. Le moussaillon.  
MOULIN-ROUGE P. 14.23. Mam'selle Bonaparte.  
PARADIS P. 15.23. Fievers (Tina Tross).  
ROYALE (r. Royale) P. 14.23. Nuit de Vienne.  
SAINT-LAMBERT (6, rue Fliche) T. l. s. 20.30. M. sam. dim. et le roman d'un ténor (S. Guiry).  
VICTOR-HUGO (131 bis, av. V.-Hugo). M. 14.45. S. 20.30. Le croiseur « Sébastopol ».  
URSULINES (10, r. des Ursulines) P. 14.30. S. 20.30. Gribouille.

UN GALA D'ÉTOILES FAIT COURIR TOUT PARIS

Un grand gala de vedettes, au bénéfice de l'Ent'aide de la Fédération des Anciens Combattants du Spectacle, et organisé par notre confrère *La France Socialiste*, a eu lieu, en soirée, à la Salle Pleyel, sous la présidence de Son Excellence M. de Brinon.

Plus de soixante-quinze vedettes de la scène, du music-hall et du cinéma prêtèrent leur concours et l'on a particulièrement fêté MM. André Beugnot, André Dassary, Maurice Escande, André Brunot, Dieu-donné, Mmes Pierrette Leconte, Suzy Solidor, Léo Marjane, Parysis, etc.

Au cours de la soirée deux objets offerts par Sacha Guity et appartenant à sa collection, connurent de fastueuses enchères.



Gyrldose soins intimes

Géné Gant, qui a tourné dans le film *Pension Jones*, est une des élèves des cours des Studios Noél, 11, boulevard Saint-Martin, Paris (X<sup>e</sup>). Métro : Strasbourg-Saint-Denis, Botzaris 61-18.

Résultat de notre concours : « La vedette mystérieuse était »

**GEORGES GREY**

# Ciné-

# mondial



N° 27. — 20 FÉVRIER 1942.

4<sup>F</sup>



Photo Tabris.

La jeune et fine Irène de Meyendorff que l'on a applaudie dans *Les Rapaces* et *Folies Nocturnes* sera l'interprète de *Tourbillon express* qui sortira prochainement.